

Jackie

Contrôler le récit

Claire Valade

Numéro 307, mars 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2017). Compte rendu de [Jackie : contrôler le récit]. *Séquences : la revue de cinéma*, (307), 20–21.

Jackie

Contrôler le récit

*C'est une expérience pour le moins étrange — d'aucuns diraient même surréaliste — que de visionner le nouveau long métrage de Pablo Larraín, **Jackie**, à quelques jours de l'investiture de Donald Trump à la présidence des États-Unis. Comment l'ère Trump, avec tout son tape-à-l'œil ostentatoire et son aura trempée des pires idéologies de droite, peut-elle résister à une comparaison avec l'ère Kennedy, incarnation même de la grâce, de la dignité et des plus grands idéaux démocratiques des temps modernes ? Eh ! bien, elle ne résiste pas, évidemment l'ère Trump. Et pourtant, si l'on porte une écoute attentive au puissant film du cinéaste chilien, des échos aussi troublants que fascinants émergent toutefois entre ces deux Maisons Blanches qui ne sauraient être plus différentes l'une de l'autre.*

CLAIRE VALADE

Soyons clairs : tout, ou presque, sépare la Maison Blanche du 45^e président de celle du 35^e. Souvent comparée à la mythique cour du roi Arthur, Camelot (à la suggestion même de Jackie Kennedy à la presse, après la mort de son mari), l'ère Kennedy apparaît dans nos souvenirs comme un moment magique, suspendu dans le temps, où tous les espoirs étaient permis. Le conte de fées a été tragiquement brisé par l'assassinat de JFK à Dallas, en novembre 1963. Loin d'être parfait, celui-ci a souvent vu son mythe démonté, depuis. Mais malgré tout, le souvenir d'un idéal de droiture, de tolérance et d'ouverture demeure curieusement tenace. L'ère *trumpienne*, elle, est à l'image du démagogue vaniteux qui la promeut, carburant effrontément au mensonge, à la cupidité et à l'intolérance les plus crasses. Le voici, le roi de la télé-réalité, comme un chien dans un jeu de quilles dans cette même noble demeure au passé si lourd de symboles (dont plusieurs, ironiquement, ont été restaurés et préservés par Jackie, à commencer par la fameuse *Lincoln Bedroom*).

sensible à l'air du temps que Larraín, il devait être impossible de résister à l'envie d'aborder de nouveau ce mythe du Camelot américain, au moment même où les interminables primaires américaines se mettaient en branle. En effet, pour Larraín, fils de politiciens chiliens, le sujet devait être trop alléchant. Mais comme il avait abordé l'épineuse question Pinochet de manière oblique dans *Tony Manero* (2008), par l'entremise des frasques d'un voleur obsédé par John Travolta, et dans *No* (2012), par celle d'un publicitaire imaginant une campagne visant à défaire le dictateur, Larraín abordera le mythe Kennedy de manière tout aussi oblique : par la perspective de sa veuve, Jackie.

Biographie filmée atypique, *Jackie* ne cherche pas à raconter l'histoire de l'énigmatique ex-Première Dame, mais bien à l'incarner.

Biographie filmée atypique, *Jackie* ne cherche pas à raconter l'histoire de l'énigmatique ex-Première Dame, mais bien à l'incarner. Carrément. *Jackie* «est» Jackie. À preuve, tout d'abord, ces cadrages soignés plaçant toujours celle-ci au centre du cadre, ou presque. Elle apparaît toujours au cœur de l'action ou, au contraire, perdue au cœur de pièces immenses décorées avec un goût exquis, évoquant ces grands intérieurs bourgeois chez Kubrick ou le Buñuel des derniers jours. Chacun de ces cadrages isole Jackie davantage. Mais la preuve principale de cette *incarnation filmique* se trouve dans l'approche non chronologique du récit, proche du *stream of consciousness* littéraire. C'est la conscience de Jackie qui en est le guide. Le fil narratif est construit de manière à défiler au gré de ses pensées, des images et des mots qu'elle évoque, surgissant et en appelant d'autres. Ainsi, le cinéaste enchaîne les sauts temporels avant, arrière, sautant sur le prétexte d'une phrase, d'une couleur, d'un état d'âme pour nous entraîner de Hyannis Port après les funérailles du président, à la célèbre visite télévisée de la Maison Blanche méticuleusement réglée par Jackie (et recréée par Larraín), à l'avion présidentiel pour l'investiture improvisée de Lyndon Johnson quelques heures après l'assassinat de Kennedy, à la préparation de la procession funéraire, etc.

Liant ces fragments temporels, le lyrisme des violons langoureux de Mica Levi enveloppe le flot des séquences dans une



Un idéal de droiture, de tolérance et d'ouverture

Deux hommes, deux visions diamétralement opposées. Pourtant, si le film de Pablo Larraín se révèle aussi remarquable, c'est en grande partie parce qu'il jette également un éclairage étonnant sur les échos qui se répercutent d'une ère à l'autre. On pourrait croire que le cinéaste chilien pose cet éclairage malgré lui, puisque le film a été lancé bien avant l'improbable sacre de Trump aux élections de novembre 2016. Pourtant, il apparaît clair que, pour un cinéaste résolument politique aussi

sorte de torpeur envoûtante, comme une évocation musicale de la voix douce et du ton indolent, si particulier de Jackie. Ce rythme imposé par le débit délibéré de cette voix se transfère à la mise en scène, aux gestes, au montage. Lents, fluides, posés. C'est le flot du récit qu'elle raconte elle-même au journaliste-caméra assis en face d'elle et qui sert de prétexte à l'entrée en matière. On se laisse entraîner par Jackie. Peu à peu, cette voix qu'on aurait d'abord crue un peu paresseuse finit par hypnotiser, se fondre dans la musique, les images, le temps, appelant les souvenirs, réels comme imaginés, repartant le bal pour une nouvelle ronde de sauts temporels. Au fil des séquences, imperceptiblement, la voix s'affermir, dévoilant une intelligence farouche et une compréhension redoutable de ce qu'il y a à communiquer, ce qu'il faut communiquer, de l'histoire à raconter. Celle de son mari, dit-elle, mais sans jamais laisser de doute qu'il s'agit aussi de la sienne.

Revenons donc enfin à ces échos susmentionnés. Plus que tout autre avant elle, l'ère Kennedy a inauguré l'ère des communications, un tournant dans la politique mondiale et américaine en particulier. Cette importance cruciale de communiquer est au cœur du film. Elle en est le moteur et la clé. Ils sont là, ces échos d'hier à aujourd'hui. JFK a ouvert toute grande la porte aux médias de masse en politique. Dans le premier débat qui l'opposait à son adversaire républicain en campagne électorale, le jeune et beau Kennedy a facilement conquis les Américains devant un Nixon suant de nervosité. Kennedy venait de démontrer par là le pouvoir de l'image et sa maîtrise de celle-ci. Les répercussions de cette révolution se font sentir jusqu'à nous, seulement Donald Trump et ses sbires façonnent aujourd'hui l'opinion publique à grands coups de médias sociaux, outils de communication de masse actuels. Cette manipulation des médias est une chose que Jackie comprenait elle aussi avec une acuité extraordinairement affinée — et une subtilité qui fera toujours cruellement défaut à Trump. De l'ère des

communications à celle de la *post-vérité*, d'un tournant à l'autre, **Jackie** résonne d'une actualité percutante, même si l'Histoire est en marche, implacablement, comme aiment le dire les Anglais. Ce qui intéresse tout spécialement Larraín est la manière dont Jackie comprend le besoin de s'assurer que l'*Histoire*, avec un grand H, se souviendra de la bonne *histoire*.

Subtilement, alternant petites touches et grands tableaux, Larraín trace ainsi le parcours d'une femme qui saisit intimement comment contrôler son propre récit et qui le fait avec une intelligence redoutable. Bien sûr, la grande ironie de **Jackie** tient au fait que Jackie n'aura eu aucun contrôle sur la vision d'elle que propose Larraín : bien qu'appuyée sur des faits, cette vision demeure grandement imaginée, fictive, le cinéaste explorant ce *qu'aurait pu être* l'état d'esprit de Jackie dans ces 10 jours terribles suivant la mort de JFK. Et pourtant, le réalisateur semble avoir su capter l'essence de cette femme opaque. La dernière séquence est révélatrice : après nous avoir offert une dernière mention de Camelot et un dernier tour en noir et blanc à la visite télévisée de la Maison Blanche, il nous montre Jackie en voiture, observant des ouvriers installant des mannequins dans la vitrine d'un grand magasin. Une vie en vitrine. Quelle puissante analogie avec ce qu'aura été sa propre vie jusque-là. Mais ce regard captivé de Jackie nous dit aussi qu'elle sait autre chose : si l'on doit vivre sa vie en vitrine, aussi bien en contrôler entièrement le contenu.

★★★½

■ **Origine :** Chili / France / États-Unis — **Année :** 2016 — **Durée :** 1 h 40 — **Réal. :** Pablo Larraín — **Scén. :** Noah Oppenheim — **Images :** Stéphane Fontaine — **Mont. :** Sebastián Sepúlveda — **Son :** David Miranda-Hardy, Mauricio López — **Dir. art. :** Halina Gebarowicz, Jean Rabasse — **Cost. :** Madeline Fontaine — **Mus. :** Mica Levi — **Int. :** Natalie Portman (Jackie Kennedy), Peter Sarsgaard (Bobby Kennedy), Greta Gerwig (Nancy), Billy Crudup (le journaliste) — **Prod. :** Darren Aronofsky, Scott Franklin, Pascal Caucheteux, Ari Handel, Juan de Dios Larraín, Mickey Liddell — **Dist. / Contact :** Fox Searchlight

